



desclée
de
DB
brouwer

Michel
Fize
Les bandes

*De l'«entre soi adolescent»
à l'«autre-ennemi»*

Les bandes

Du même auteur

La Démocratie familiale, Presses de la Renaissance, 1990.

Le Peuple adolescent, Julliard, 1999.

Le Bonheur d'être adolescent, Érès, 2005.

Génération Courage, Julliard, 1995.

Adolescence en crise ?, Hachette Éducation, 1998.

À mort la famille !, Érès, 2000.

Le Cabinet, Arléa, 2001.

Le Deuxième Homme, Presses de la Renaissance, 2002.

Les Adolescents, Le Cavalier bleu, 2002.

Ne m'appellez plus jamais crise !, Érès, 2003.

Les Pièges de la mixité scolaire, Presses de la Renaissance, 2003.

Les Interdits. Fondements de la liberté, Presses de la Renaissance, 2004.

La Famille, Le Cavalier bleu, 2005.

L'Adolescent est une personne, Seuil, 2006.

Mais qu'est-ce qui passe par la tête des méchants ?, Éditions de L'Homme, 2006.

Le Livre noir de la jeunesse, Presses de la Renaissance, 2007.

Les menteurs. Pourquoi ont-ils peur de la vérité ?, Éditions de L'Homme, 2007.

Michel Fize

Les bandes

De l'« entre soi adolescent » à l'« autre-ennemi »

Desclée de Brouwer

Avertissement à la deuxième édition (2008)

*Quand on n'a rien à perdre,
on peut bien tout risquer.*

LAYA,
L'Ami des Lois (1793), Acte I, sc. 4.

*Malheureusement, il y a des moments où la violence
est la seule façon dont on puisse assurer la justice sociale.*

T. S. ELIOT,
Meurtre dans la cathédrale.

Quinze ans se sont écoulés depuis la sortie des *Bandes*. Vous avez été nombreux à demander une réimpression de cet ouvrage épuisé. C'est chose faite aujourd'hui. La version que nous vous présentons ici est, selon la terminologie usuelle, une version « revue, corrigée et augmentée » – et, sans doute, mieux problématisée.

Depuis le début des années 1990, notre société a changé ; elle a connu des temps de bonne croissance économique, des changements politiques avec deux présidents de la République : François Mitterrand et Jacques Chirac (Nicolas Sarkozy ayant succédé à ce dernier en mai 2007). Elle a connu aussi la montée du chômage et des précarités, la crise boursière, le « boom » de l'immobilier, le développement de l'endettement national, mais aussi le surendettement personnel. Elle – enfin, plutôt sa jeunesse – a connu la multiplication des échecs scolaires. Certains observateurs ont pu parler de « la France qui tombe », le Premier ministre en personne,

François Fillon (en septembre 2007), de « la faillite de la France ». Propos exagéré? Assurément. Il semble que nous soyons plutôt devant une France désormais « à deux vitesses ». D'un côté, une France de riches, de l'autre, une France de pauvres (que l'on appelle souvent « exclus », parce que ces pauvres-là n'ont plus rien du tout). Dans la première, les plus favorisés économiquement et culturellement, qui sont aussi les plus âgés; dans la seconde, les Français, de toutes origines, confessions et couleurs de peau, qui occupent les emplois les plus modestes et les plus précaires, les logements les plus exigus, qui sont aussi, souvent, les personnes les plus jeunes.

Nous n'avons pas remanié profondément la première édition de l'ouvrage, ne changeant pas le contenu global des chapitres existants, nous bornant à retravailler le texte dans les marges, mais faisant naturellement les rajouts utiles. Nous avons aussi regroupé certains de ces chapitres. Finalement, l'analyse de 1993, les mécanismes que nous décrivions alors demeurent valables; ils apparaissent même renforcés. L'Histoire, on le sait, ne cesse de se répéter!

Nous avons repris l'enquête là où nous l'avions laissée au début des années 1990, quelque part dans les banlieues « sinistrées » (que l'on appelle désormais « sensibles »). Le texte initial se voit ainsi enrichi. Des faits nouveaux, en effet, ont rendu nécessaire de rouvrir ce dossier, des faits qui interpellent régulièrement les pouvoirs publics: outre les changements économiques, politiques et sociaux évoqués plus haut, des changements significatifs dans les mentalités collectives globales et dans les mœurs juvéniles, comme l'extension de l'« économie souterraine », le développement du trafic et des consommations de produits toxiques, le surarmement observé dans certaines banlieues, la radicalisation des violences urbaines et le rajeunissement de leurs auteurs, enfin l'exportation des violences banlieusardes au cœur même de la capitale. Naturellement, durant tout ce temps écoulé, les noms des groupes, des « bandes » de jeunes ont eux aussi changé. Il n'est plus question maintenant de « bandes de zoulous », mais de bandes du Chesnay, de la gare du Nord...

Préface

Ils sont là, une dizaine d'adolescents, garçons de 17-18 ans, rebeus et reublas (beurs et blacks) en majorité. Ils sont là, assis sur le parapet, à bavarder, à rire, bruyamment quelquefois. Ils sont là à ne pas savoir pourquoi. À parler pour rien. Rien, il n'y a que cela dans leur vie et, bientôt, dans leur tête. Ils vivent sans rien, n'ont rien, pas de fric, pas d'espoir. Ils ne sont plus rien, rejetés dans l'oubli par ceux qui les appellent brusquement bons à rien, précisément bons à rien. Leur destin est éteint, ils le savent. Leur avenir est là, sur ce parapet, petit bout de territoire qui leur sert d'identité, de raison d'être. Ils sont là à ne plus savoir que faire de tous ces riens qui inondent, désespérément, leur vie. Ils sont là, toujours là, encore là. Aujourd'hui, comme hier. À ne rien dire de ces demains sans lendemain. À ne rien faire de ces jours sans fin. Alors ils chantent, quand d'autres déchantent, dansent sous le regard inquiet de tous les autres. Ils aiment la nuit, leur amie. Vivent avec elle, d'elle, quand les autres dorment, rêvant de tout et de rien, de loto et d'auto, d'amour et d'argent.

Ils sont ici pacifiquement. Ils peuvent être ailleurs violemment. Lorsque le trop-plein de riens devient trop lourd à porter, que l'ennui se fait trop pressant, le regard de l'autre trop insistant, le sentiment de rejet trop vif, ils en viennent aux mains, se jettent dans l'émeute, dans la casse, le pillage. N'ayant rien à perdre, ils cherchent à gagner un peu (d'attention publique), se mettent à rêver, peut-être, de reconnaissance sociale. À rêver, en somme, qu'ils existent.

Ils sont donc là, ensemble. Dans le silence ou la violence. À se faire peur, à faire peur. À murmurer, à chahuter, à jouer. À fumer

ou déprimer. À faire des plans ou préparer des coups. Ensemble, ils sont là. Toujours ensemble.

« Horde », « clan », « clique », « gang », « bande », « équipe », « troupe », « team », « crew », que de mots utilisés pour qualifier cet « être ensemble » ! La réalité serait-elle à ce point compliquée ?

Pour simplifier, l'on parle volontiers de « bandes ». Un mot pour tous les autres. Un mot, pourtant, qui aussitôt en appelle d'autres : simples (« casseurs ») ou composés (« guerre des bandes », « violences des banlieues »). Profusion de notions et d'expressions pour qualifier un phénomène placé sous haute surveillance sociale. Exposé au feu permanent des médias.

Tout est-il dit à présent ? Non. Le piège se referme sur d'autres mots : « jeunesse », « jeunes », « adolescents », « lycéens », « contestation », « émeutes » complètent le tableau sémantique pour notre plus grand embarras. L'inquiétude nous gagne résolument avec les associations complaisamment faites. Ne parle-t-on pas – ou n'a-t-on pas parlé – des « paisibles » lycéens et des « violents » jeunes des banlieues ? Ne veut-on pas alors casser la jeunesse en morceaux par un étiquetage sans nuances ?

Tous ces mots, facilement érigés en concepts, sont à interroger ou réinterroger. Et d'abord celui de « bandes », banalisé à en perdre la raison (d'être). Les médias s'en abreuvent, s'en délectent parfois. Que d'articles sur le sujet ! Que de papiers sur la violence dans les cités !

Sortis tout droit des films de science-fiction ou d'épouvante, des titres angoissants sont offerts en pâture à l'opinion publique. « La guerre est déclarée », « Les bandes font la loi »... – plus sûrement la une des quotidiens ! D'analyses du phénomène, point (ou peu), de simples descriptions, mais minutieuses à souhait : « 11 vitrines brisées, 3 magasins pillés », peut-on lire dans la presse au lendemain des incidents du Val-Fourré (dans la nuit du 25 au 26 mai 1991). Certains médias, se voulant plus rassurants, évoquent seulement « la fièvre du samedi soir » ou parlent de « poussées de fièvre dans les banlieues », faisant cependant, au

passage, de telle cité une cité « explosive ». Les jeunes des banlieues sont longuement décrits. Toujours en termes négatifs d'adolescents désœuvrés sans foi ni loi, à l'image de barbares prêts à fondre sur biens publics et privés. Souvenons-nous de la puissante rumeur qui avait circulé à la veille des fêtes de Noël et du jour de l'an, fin 1990 ! Paris et ses beaux quartiers allaient être envahis par une horde de casseurs de banlieue, un peu à la manière des gangs américains se ruant dans les artères de New York pour « casser » les bandes rivales.

Le discours médiatique lie violence et bande. Quelques exemples tirés de la presse quotidienne. *La Croix* du 1^{er} juillet 1990, dans un article intitulé : « Les bandes du Val-d'Oise frappent », indique que seize jeunes d'Argenteuil, issus des Derniers Salauds Boys et des Black Dragons, reconnaissent être les auteurs de deux cent cinquante agressions commises dans les trains ou sur la voie publique. En août de la même année, *Libération* peut titrer : « Zoulous, banlieues, la guerre des bandes fait un mort. »

À lire la presse, il n'est pas douteux que les bandes portent en elles la violence, qu'elles naissent avec elle, s'en nourrissent. D'où le lien plus précis établi entre bande et délinquance. *L'Express*, en octobre 1990, signale « l'augmentation catastrophique de la criminalité liée aux bandes dans les banlieues ». *Le Figaro*, de son côté, indique que « l'augmentation des agressions sexuelles est l'un des facteurs principaux de la délinquance de bande ».

Cette violence des bandes, s'empresse-t-on de nous expliquer, s'exprime dans les cités défavorisées, à la périphérie des grandes villes. D'où cette autre association : bandes et banlieues, les projecteurs braqués en permanence sur Mantes-la-Jolie, Argenteuil, Montfermeil, Vaux-en-Velin... Enfin, on ne saurait passer sous silence les amalgames : bandes/ethnies, banlieues/ghettos, fréquemment rencontrés sous la plume des observateurs. *La Croix*, par exemple, enquêtant sur Chanteloup-les-Vignes, explique qu'ici, « c'est la bagarre, cité contre cité, ghetto contre ghetto, des Africains liés aux Maghrébins contre les Français et les Asiatiques ».

Dernière séance associative : bandes et regroupements juvéniles.

Questions. Tout rassemblement de jeunes peut-il être défini en termes de « bande » ? Comment nommer les regroupements à vocation ludique ou sportive dont la rue, souvent, est le théâtre quotidien : rappeurs, skaters, rollers... ? Enfin, peut-on qualifier de « bande » le rassemblement de garçons au pied d'une cage d'escalier, discutant ou fumant une cigarette ou bien écoutant de la musique ?

Les choses ne sont pas simples. La complexité du phénomène nous plonge d'abord dans une insupportable perplexité. Que dire de ces choses qui nous paraissent si familières ? Que chacun croit connaître ? Que dire de ces bandes qui, par vagues, inondent l'actualité ? Qu'elles ne sont pas ce que l'on croit qu'elles sont. Ni aujourd'hui, ni hier. Qu'elles sont autrement, ailleurs.

Ne tardons plus : partons à leur découverte. Montrons leur vrai visage. Essayons de déchiffrer ensemble leur vraie personnalité. Sachons – ce faisant – que sur la scène adolescente se pressent des regroupements de natures et de formes variées. Tel est le propre de l'adolescence qui se conjugue, aujourd'hui comme hier, d'abord au pluriel.

Introduction

Le retour des bandes

*On m'a tant dit que
les bandes n'existaient plus.*

Jean MONOD,
Les Barjots, 1968.

Ce pouvoir, comme tous les pouvoirs, a peur de la jeunesse, de la jeunesse qui, dit-on, aime à se rebeller. D'une manière générale, les jeunes font peur, ont toujours fait peur, c'est du reste ce pour quoi ils semblent être faits : FAIRE PEUR. Les jeunes font ainsi l'objet de toutes les attentions publiques (qui visent naturellement à les maîtriser et à les contrôler). Ils ont donc – surtout s'ils sont de couleur ou issus de l'immigration extra-européenne – « leur » police, qui les surveille du matin au soir : la BAC (Brigade anti-criminalité) ; ils ont « leurs » tribunaux que l'on nomme « tribunaux pour enfants » pour les dévaloriser un peu plus car les jeunes, évidemment, sont d'abord jugés sournois, indisciplinés, violents, imprévisibles. Se forge ainsi un discours sur « les bandes », « les émeutes », « les sauvageons », « la racaille » et, plus globalement, « les violences urbaines », de sinistre réputation.

Depuis toujours, la jeunesse, érigée en mythe, inquiète et fascine à la fois. Et le mythe a la peau dure parce qu'il remplit une fonction de *cohésion sociale* qui assure la perpétuation de la structure hiérarchique de la société. « Depuis le début du siècle, le

mythe n'a pas changé; on l'a "gonflé" au point d'en faire une constellation autonome¹. »

Ainsi, au fil de l'Histoire, les jeunes ont-ils été affublés de tous les mots (souvent vilains). En voici une liste (non exhaustive, naturellement) :

- *garnement* (XIV^e s.),
- *coquin* (XII^e s.),
- *vaurien* (XVI^e s.),
- *drôle* (du néerlandais, qui signifie petit bonhomme, lutin),
- *polisson* (XVII^e s.),
- *gosse* (1789),
- *voyou* (1830).

« Rebelles sans cause », « blousons noirs », « loubards »..., ces autres mots pour qualifier les jeunes, inventés ou popularisés (médiatisés) après la Seconde Guerre mondiale, qu'en reste-t-il aujourd'hui? Pas grand-chose. D'autres mots sont venus: « jeunes des banlieues », « sauvageons », « racaille », qui expriment les *violences urbaines* (dernier mot apparu, et très en vogue actuellement). Il semble même (pour employer d'autres mots encore) qu'à présent la *géographie* ait remplacé la *démographie* comme critère d'analyse des phénomènes de violence: les « délinquants juvéniles/jeunes des milieux populaires » ont disparu: place aux « jeunes des cités »! À la stigmatisation d'un *milieu* (populaire) succède celle d'un *lieu* (la cité – désormais riche d'immigrés). À l'étiquetage (rassurant) de quelques jeunes (« les délinquants juvéniles ») se substitue l'appellation floue (et donc inquiétante) d'une masse toujours plus importante de jeunes « en difficultés », qualifiés de plus en plus violents.

Ce serait aujourd'hui le temps des « lascars » et de la « racaille ». « C'est un lascar », écrivait jadis Jean Giono (*Les Âmes fortes*, 1949).

1. Jean Monod, *Les Barjots*, Paris, coll. 10/18, 1968, p. 15.

« Ils ressemblaient à des lascars de grand chemin » (Ernest Perochon, *Marie-Rose*, 1921).

« Les deux lascars avaient déjà pris le large » (*ibid.*).

« Lascar » : nom masculin, déjà ancien, que *Le Petit Robert* définit, soit comme « un homme brave et décidé » : « A-t-il du toupet, le vieux lascar ! », fait dire Balzac à l'un de ses personnages, soit comme « un homme malin, ou qui fait le malin ». « Ces deux lascars-là se sont bien payé ma figure », écrit Courteline. Le mot viendrait du persan *laskhar* désignant, au XVII^e siècle, le soldat.

Aujourd'hui, le lascar est plus nommé que défini. Les intéressés eux-mêmes – pour peu qu'on puisse les identifier puisque donc, « par définition », on ignore qui ils sont exactement – semblent désarmés quand on les interroge à ce sujet.

On peut dire malgré tout que les lascars, les *vrais*, vivent dans des cités (défavorisées) ; ils ne viennent pas d'autres lieux, ou alors ce sont de *faux lascars*, des « ados » qui se donnent un genre, qui se la jouent « racaille », un simple jeu puisque eux vivent plutôt dans des appartements dorés.

Le lascar est vêtu d'une certaine manière ; autrement dit, il a un « look » particulier : plutôt survêt-basket – de marque de préférence (Lacoste, Nike, Ralph Lauren, Sergio Tacchini, etc.).

S'il a des codes (vestimentaires) de reconnaissance et d'appartenance, le lascar a aussi des codes de conduite, qui se nomment « respect » et « honneur », auxquels il obéit scrupuleusement. Par exemple, « une règle ancienne s'est instaurée dans les milieux de jeunes ; elle veut que l'on ne pose pas de questions, que l'on ne cherche pas à savoir où l'on va, ni chez qui, que l'on n'essaie pas de savoir qui sont les jeunes que l'on côtoie² ».

« Caillera » : mot verlan qui désigne une « racaille ». La caillera est une espèce de lascar, plus méchant, et peut-être délinquant avant tout. La *vraie* racaille habite la cité ; l'autre, la *fausse*, nous

2. « La délinquance des jeunes en groupe », CFRES, 1963, p. 86.

l'avons dit, plutôt les « beaux quartiers ». La caillera, vraie ou fausse, est menaçante. « C'est ceux qui cherchent la merde, explique Julien, treize ans et demi, qui rackettent tout le monde. » Raynald, un autre collégien âgé, lui, de quatorze ans, évoque l'intimidation dont les élèves peuvent être l'objet. La racaille, dit-il, ce sont plutôt des grands en échec scolaire. « Il faut juste faire attention, éviter d'emmerder les mecs... rester dans son coin et fermer sa gueule. »

« Sauvageon » : mot utilisé par Jean-Pierre Chevènement, alors ministre de l'Intérieur, lors d'une réunion du conseil de sécurité intérieure, le 9 mars 1998. Le ministre avait déclaré que beaucoup de jeunes « passent plus de temps devant la télévision que devant leur maître d'école et que certains vivent dans un sentiment de virtualité, ce sont des petits sauvageons qui vivent dans le virtuel. Ils ne savent pas que quand on tire avec un pistolet à la télévision cela ne fait pas mal, alors que dans la réalité on peut tuer » (à noter que l'expression « sauvagerie » pour qualifier les comportements violents des jeunes avait déjà été utilisée au début des années 1960).

Qu'il se nomme « lascar » ou qu'on le nomme « sauvageon », le « jeune des cités » a souvent l'espoir à sec ; c'est pourquoi il tue le temps comme il peut – de préférence, dehors, avec ses potes ; il rentre tard chez lui, qui est lieu de la promiscuité et de l'ennui. Il n'est pas toujours délinquant. Comme l'écrit la romancière Vivia Hessel, « entre le délit et la délinquance, il y a une ligne jaune à ne pas franchir » (*Le Temps des parents*).

« Apaches », « blousons noirs », « loubards », « lascars », etc., les points communs sont nombreux : une parure distinctive, un langage spécifique (souvent hard, et de haute intensité sonore), un flirt (contraint ?) avec les activités antisociales, des choix musicaux particuliers (rock hier, rap aujourd'hui). Mais chacun a compris que ces attributs culturels distinctifs sont aussi ceux d'une large

fraction des « jeunes des cités » et, au-delà, des jeunes « tout court ».

Terminons. Le loubard « roulait les mécaniques », fier de montrer ses « biscotos », le « lascar » aujourd'hui affiche sa virilité (et la met quelquefois en pratique, jusqu'à la dérive criminelle).

Signalons que les notions ici mises en examen – du point de vue de ceux qui s'autodésignent ainsi – loin d'être stigmatisantes, sont au contraire tenues pour hautement valorisantes.

Enfin, il faut rappeler que les dénominations propres à une époque ne disparaissent jamais totalement avec elle. Au temps des « blousons noirs » (1959-1961), il est encore question de « tricheurs » (1955-1958). Quant au terme plus générique de « voyous », utilisé aussi dans les années 1950, il fait toujours partie du vocabulaire actuel ; l'actuel président de la République semble même l'affectionner.

*

Soyons clairs, la jeunesse française, qui fait si peur, a surtout peur elle-même ; elle a peur comme toutes les jeunes du monde. Elle a peur du chômage et de la précarité, d'un avenir morose ou de « pas-d'avenir-du-tout ». Elle est à cet égard plus chômeuse que dangereuse – surtout quand elle se voit condamnée à vivre dans un quartier « sensible ». Selon l'Insee (12^e édition de *Données sociales*, 2006), les difficultés des jeunes en général et des « jeunes des cités » en particulier à s'insérer sur le marché du travail croissent ; leur vulnérabilité augmente. À maints égards : par le type de contrat, la rémunération, la sécurité, on sait que sont particulièrement fragilisés ceux et celles qui sont déjà les plus exposés aux mécanismes d'exclusion et de précarisation (jeunes issus de l'immigration maghrébine notamment) – nous reparlerons de tout ceci en fin d'ouvrage.

Pour l'heure, cette peur de la jeunesse qui se montre, effectivement, parfois violente, voire très violente, inquiète au plus haut